

Mais il n'y a pas que des représentations de pantins articulés ; il voit aussi des spectacles comiques où l'on utilise la lanterne magique dont l'objectif « était toujours », se désole-t-il, « de tourner en ridicule les manières des Européens ».



Anonyme
Café à Kabatas à Constantinople, deuxième moitié du XIX^e siècle.

SUR LES RIVES DU BOSPHORE

MUHABBET KAFESI : HARAM

Si l'on en croit l'historien ottoman Ibrahim Peçevi (1574-1650), l'usage du café et des lieux où l'apprécier est introduit dans la Constantinople islamisée par deux négociants syriens, Hakin et Shams, aux alentours de 1555, sous le règne de Soliman I^{er} d'après ce qu'affirme Giulio Ferrario dans *Il costume antico e moderno* publié en 1832 : ils « y ouvrirent deux grandes maisons dans le quartier de Tahht'ul-Cal'aa. La nouvelle boisson plut démesurément, et attira un nombreux concours de bey, de seigneurs, d'officiers de tout égard, de cady, et d'autres personnes de tout grade et de toute profession. Et ces cafés devinrent le lieu de réunion où les citadins passaient des heures entières à jouer aux dames ou aux échecs, ou parlant d'art, de science et de littérature ». Il est probable que les premiers chargements de la précieuse graine soient arrivés dans le Bosphore dès 1553, un siècle après la conquête. Et son introduction, comme au Caire et à La Mecque, n'a pas été sans provoquer des réactions hostiles et parfois violentes. Là aussi on veut faire croire que le café est la cause d'une grave intoxication (*sukr*), et que la cause de cette douce euphorie (*marqvahe*), cette « légèreté d'esprit et un sens de bien-être mental » doit être combattue grâce aux secours de la science. Mais personne ou presque n'a pris au sérieux ces doctes avertissements et les savantes démonstrations des docteurs. Des marchands de toutes sortes de friandises s'installent à l'entrée des cafés pour que les clients puissent les savourer en dégustant leur breuvage qu'on finit par trouver nourrissant. Le *cophie* finit par se voir attribuer de hautes vertus thérapeutiques. Et même des vertus plus hautes encore, qui seraient de nature presque métaphysique.

Le fait est que sous le règne de Sélim II (1565-1574), selon les observations D'Ohsson, il existe environ six cents cafés dans l'ancienne cité de Constantin. Depuis le jour où Hakin et Shams ont eu l'idée d'ouvrir leur échoppe à Tahtakale, près du bazar égyptien, malgré tous les anathèmes lancés par les religieux inquiets de ce

qu'ils ont considéré comme les effets néfastes de ce breuvage et du succès qu'il a rencontré auprès de tant de bons musulmans, aucune force au monde n'a pu vraiment faire pièce à la « divinité noire » venue du lointain Yémen et dont l'origine est associée au grand roi Salomon.

L'ambassadeur de l'empereur Ferdinand I^{er} auprès de la Sublime Porte, Augier Ghislain de Besbecq (1522-1592) réside à Constantinople à l'époque de Soliman I^{er}. Il est frappé de constater que le café lui est servi avec faste et qu'il a à son service un *kahvecibasi*, c'est-à-dire le préparateur en chef du café. Tous les Occidentaux qui découvrent la beauté du Bosphore sont séduits par cette boisson d'ébène, qui n'a pas encore été introduite en Europe. Le Romain Pietro della Valle (1586-1652), qu'on surnomme « il Pellegrino », note dans ses *Viaggi* parus à partir de 1650, la manière de faire le *cahve* ; son enthousiasme est tel qu'il chante ses louanges de l'autre côté de la Méditerranée :

Quand je serai de retour, j'en rapporterai un peu et je ferai connaître à l'Italie cette plante, qui lui est inconnue jusqu'à présent. Et si cela se buvait avec du vin, comme il se boit avec de l'eau, j'oserais affirmer que ce serait le *nepenthe* d'Homère, qu'Hélène, d'après ce qu'il raconte, aurait déjà connu en Égypte ; en effet, c'est bien par la voie de l'Égypte que le *cahve* est acheminé, et puisque c'était un soulagement de toutes choses ennuyeuses en ce temps-là, il sert encore de nos jours à des personnes de continuelle distraction et de passe-temps consumant les heures, comme je l'ai dit, en conversation avec ce breuvage [...], en compagnie de mille raisonnements délicieux, insinuant par aventure dans les âmes cet oubli des soucis que le poète pense être apporté par son *nepenthe*.

Quand Gian Francesco Morosini passe trois années à Constantinople pour représenter la Sérénissime République, il ne peut manquer de consigner dans ses relations que « les Turcs s'assoient presque sans arrêt et pour le plaisir, ayant coutume de boire en public dans les négoce ou dans la rue, non seulement les hommes de basse extraction, mais aussi de la plus élevée, une eau noire brûlante ». Dans son *Voyage en Orient*, Jean Thévenot est saisi par le même étonnement :

Il y a des cafés publics où l'on prépare la boisson dans de grands chaudrons pour tous les clients. Tout le monde peut aller dans ces endroits sans distinction de caste ou de religion ; il n'est pas honteux d'y pénétrer ; on y va pour s'y divertir. Dehors, devant les cafés, il y a des bancs et des tabourets de paille, sur lesquels s'assoient ceux qui veulent rester à l'air libre et regarder les passants. Si quelqu'un se trouve dans le *cavehane* et voit entrer des personnes de connaissance, il est de bonne éducation de faire signe au patron pour qu'il n'accepte pas d'argent de celles-ci : elles deviennent ses invités. Il le fait comprendre avec un mot murmuré au cafetier : *giaba*, qui veut dire *gratis*.

LES « ÉCOLES DU SAVOIR »

À en croire certains auteurs qui ont séjourné en Turquie, les cafés de la ville sont fréquentés par une faune appartenant à toutes les couches de la société. Ignace Mouradja d'Ohsson, à la fin du XVIII^e siècle, est persuadé qu'au début, environ deux siècles plus tôt, ces cafés ont été élégants : là se sont empressés « nobles, officiers, juges et autres hommes de loi ». En revanche, il déplore que rien désormais de « très haut » ne vienne dans les cafés. Kâtib Çelebi confirme cette opinion méprisante : il observe que la clientèle des cafés est en général peu raffinée et ajoute que les hommes qui s'y pressent, toutes classes confondues, ne sont pas de la meilleure compagnie.

En dépit de ce discrédit persistant, les cafés de la Constantinople ottomane deviennent vite les centres incontestés de la vie sociale. Ibrahim Peçevi note que le maître de maison qui dépensait autrefois des sommes conséquentes pour inviter ses amis chez lui peut dorénavant les régaler pour quelques sous dans des innombrables cafés qui, à l'origine, sont des institutions d'inspiration islamique. Tout porte à croire que ces lieux de distraction et de rencontre ont souvent été confondus, à tort, avec des bouges parce que l'essentiel de l'activité qui y est menée consiste à ne pas en avoir. Les échecs, les dames, le trictrac et, plus universellement, la conversation, représentent les majeures dépenses d'énergie que consent la vie de café. Dufour s'étonne à son tour que les hommes se complaisent à des discussions vagues « sur rien de particulier ou à des fables humoristiques ». Enfin D'Ohsson observe que « des jeunes gens oisifs y passent des heures, fumant, jouant aux dames et aux échecs ou discutant des affaires du jour ». Le *farniente* est assimilé à l'oisiveté « mère de tous les vices ». En sorte que les cafés sont regardés comme les refuges des turpitudes et des actes les plus immoraux. La réalité est un peu différente : si les cafés sentent un peu le soufre de l'Enfer, c'est uniquement parce qu'ils délimitent l'espace d'une transgression ou d'une rébellion.

Antoine Galland est persuadé pour son compte que les cafés de Constantinople sont de véritables viviers de la culture ottomane :

Ces maisons que les Turcs ont appelées en leur langue *Cahveh Khanch*, maison de Café, furent d'abord fréquentées par des gens d'études, lesquels y allaient passer quelques heures de temps avec leurs amis, et ils y formaient des cercles de vingt à trente personnes qui s'entretenaient agréablement en prenant le Café. Quand la conversation venait à tomber, on lisait quelque livre, ou bien, comme les poètes qui s'y trouvaient aussi étaient en grand nombre en ce temps-là, l'on récitait les poésies les plus nouvelles que l'on examinait en les approuvant, ou en les critiquant quelques fois avec chaleur, pendant que d'autres jouaient aux échecs et au trictrac à la manière du Levant, où l'on se contente d'abattre des dames ou de faire des pleins.



Pascal Sébah
Café au caire, photographie.



David Wilkie
Café à Constantinople, in Sir David Wilkie, *Sketches in Turkey*, Londres, 1843.



Henry Warren
The Huchback Story – Teller of Damascus reciting in a Coffee House a Tale from the Arabian Nighths, 1877, gravure, Library of Congress, Washington.

Après avoir été rejetés par les autorités religieuses, les cafés attirent aussi les hommes pieux. Ce sont le plus souvent, selon Niebuhr, des « mollahs ou de pauvres clercs », qui amusent les clients avec des histoires édifiantes ou des paraboles et qui les effraient avec des prêches. En Perse, Jean Chardin a suivi les faits et gestes de ces prédicateurs extravagants :

Les discours des mollahs ou des derviches sont des leçons de morale, et comme nos sermons : mais ce n'est point un scandale de n'y être point attentif. On n'oblige personne à quitter son jeu ou sa conversation pour cela. Un mollah se met debout, au milieu, à un bout du Kahvehâne, et commence à prêcher à haute voix, ou bien un derviche se lève tout d'un coup, et apostrophe la compagnie sur la vanité du monde, de ses biens et de ses honneurs. Il y arrive souvent que deux ou trois personnes parlent en même temps, l'une à un bout, l'autre à l'autre, et quelquefois l'un sera un prédicateur, et l'autre un faiseur de contes ; enfin, il y a là-dessus la plus grande liberté du monde. L'homme sérieux n'oserait rien dire au plaisant, chacun fait sa harangue et écoute qui veut. Les discours finissent d'ordinaire en disant : « c'est assez prêché, allez au nom de Dieu faire vos affaires ». Puis ceux qui ont fait de tels discours demandent quelque chose aux assistants...

LES COLÈRES DE MURAT IV

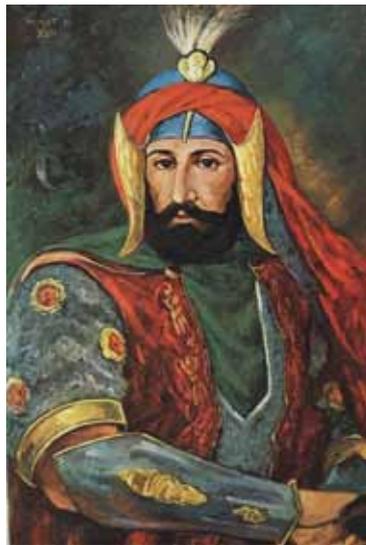
Mais les récits coraniques et les fables de leur catéchisme improvisé ne semblent pas toujours avoir porté leurs fruits. À l'époque de Sélim II, les cafés sont fermés en même temps que tous les lieux de plaisir, des maisons closes du quartier d'Eyüp aux plus innocents rendez-vous qui n'ont pour seule faute que de se trouver à leur proximité. Que les cafés aient alors à faire, de près ou de loin, avec le commerce des charmes n'est pas une certitude. Quelques rares auteurs font allusion à de troubles stratagèmes pour attirer la clientèle et même à la présence de jeunes hommes dont les manières peuvent laisser deviner des desseins pour le moins ambigus.

Quoi qu'il en soit, sous Murat III, les cafés passent pour être les foyers de la dépravation publique. Ils choquent en effet les bien-pensants par la présentation de spectacles de danse auxquels participent parfois des femmes. La musique étant déjà regardée comme un signe de relâchement des mœurs pour les religieux les plus orthodoxes, les danseurs incarnent le comble de la débauche. Le sultan, sous leur pression, promulgue un décret pour interdire les établissements qui ne respectent pas les règles élémentaires de l'éthique dictée par la parole du Prophète. Mais les mesures adoptées ne semblent guère avoir d'effets. Comme le souligne Giulio Ferrario, il « réveilla la vieille querelle et fit de nouveau mettre la matière en discussion : il fut décidé d'une voix unanime que les grains fussent grillés et non réduits à l'état de charbon n'était pas contraire à l'islamisme. À cause de cette nou-

velle décision, Murat III révoqua l'édit... » Quand Murat IV monte sur le trône, la répression reprend de plus belle. En 1633, il veut se montrer plus énergique que ses prédécesseurs et décide de restreindre l'usage du tabac (introduit depuis le début du XVII^e siècle), de l'opium, du vin et accessoirement du café. Bien entendu, tous les établissements publics où il est possible de les consommer sont fermés sur-le-champ.

D'autres sources indiquent, comme l'historien turc Read Ekrem Koçu dans un ouvrage intitulé *Osmanli Padisahleri*, qu'à la suite d'un incendie qui a détruit environ un cinquième de la ville, les habitants commencent à murmurer que « la raison de ce désastre est due à l'immoralité qui sévit » et que la capitale « devrait s'engouffrer dans la terre comme Sodome et Gomorrhe ». Personne n'ose jamais prononcer le nom du sultan, mais ce dernier comprend que toutes ces allusions sont dirigées contre lui, qui fait figure de nouveau Néron. Deux semaines après le vendredi tragique de l'incendie, Murat IV condamne complètement l'usage du café et du tabac. Il explique à ses sujets que le « feu est une calamité heureuse en réponse à l'immoralité qui se répand, les cafés étant les endroits où l'on pratique la prostitution et les commerces illicites ». Tous les cafés de la Turquie sont donc fermés et beaucoup d'entre eux sont rasés. D'autre part, il est interdit de se promener la nuit avec une lanterne après le yats, la prière rituelle prononcée deux heures après le coucher du soleil. Les gardes du sultan sillonnent les rues de la cité, allant même jusqu'à grimper sur le toit des habitations pour sentir par la cheminée si les gens ne fument pas du tabac. Les contrevenants sont arrêtés et aussitôt pendus la pipe à la bouche, et exposés à la vue de tous. Il faut alors attendre la montée sur le trône d'Ibrahim pour que reprenne dans les cafés la joyeuse vie d'insouciance et de plaisirs plus ou moins licites.

La liberté des mœurs, sinon la dépravation, ne fournissent cependant pas la véritable justification de cette mise hors la loi des *kahvehâne*. D'Ohsson est convaincu qu'ils sont devenus des lieux de rencontre de comploteurs et de soldats mutinés. Le prétexte invoqué par le sultan pour lutter contre la diffusion de la drogue est sans nul doute aussi fallacieux que celui de la prévention des incendies, bon nombre d'entre eux étant réputés prendre naissance dans des cafés bondés. En réalité, il a voulu frapper les lieux de discussions libres, sinon séditieuses. Il est vrai que des clubs politiques s'y réunissent pour remettre en cause les fondements du despotisme impérial. Il est donc flagrant que la répression est essentiellement politique. Après ces heures troubles, les cafés « sont désolés comme le cœur d'un ignorant ». D'après des sources historiques plus ou moins crédibles, ils n'auraient été rouverts que pendant le dernier quart du XVII^e siècle. Et alors, ils sont plus populaires que jamais.



Portrait de Murat IV.



August Macke
Café turc II, 1914, huile sur toile,
Städtische Galerie im Lenbachhaus,
Munich.

Il n'y a plus de graves incidents jusqu'au début du XIX^e siècle, quand Mahmoud II se résout à dissoudre le corps des Janissaires. Ces derniers ont constitué l'élite de l'armée de la Sublime Porte et en sont les soldats les plus redoutés. Mais, comme la garde pré-torienne de la Rome de l'Empire, ils jouent un rôle de plus en plus considérable dans les intrigues du Sérail. Ils ont bientôt le pouvoir de faire et de défaire les sultans, par la force et le crime si besoin est. Ils représentent donc une menace constante pour qui veille sur le destin de ces immenses possessions des Osmanli. Mahmut ne se contente pas de disperser cette armée légendaire : il fait massacrer un nombre important de ses guerriers. Et il insiste pour que ne subsiste plus aucune trace de leur présence. Voilà pourquoi il ordonne de brûler tous les cafés qu'ils ont l'habitude de fréquenter le long du Bosphore, à Galata, à Tophane, à Uskûdar, marqués d'un signe caractéristique placé au-dessus de l'entrée, comme un poisson, une épée ou une dague. Réputés comme étant des lieux mal famés où la violence est reine, leur existence est préjudiciable à tous les autres cafés de la ville aux sept collines, qui souffrent par contrecoup de cette répression brutale.



Cafetier.

LES DÉCORS DU « GÉNIE DES SONGES, SOURCE DE L'IMAGINATION »

Nul ne saura jamais quel aspect avait le premier café de Tahtakale. Il y a fort à parier qu'il était d'une très grande simplicité. La plupart des cafés du XVI^e siècle ne sont que des cuisines modestes installées dans les bazars pour servir les négociants sur leurs lieux de travail, ou sinon de simples pièces où il y a pour tout mobilier un banc ou deux, une mastaba où s'installent les clients, parfois à l'extérieur du café. Avec le temps, ils se différencient : les uns demeurent de pauvres constructions sans le moindre confort, alors que d'autres se font plus sophistiqués.

À la première catégorie appartiennent les innombrables échoppes de barbier où l'on va se faire raser et boire une tasse de café. Dans son merveilleux récit de voyage intitulé *Constantinople*, le romancier Edmondo De Amicis (1846-1908) fait la description minutieuse d'un de ces salons de coiffure à la double fonction dans *Constantinople* (1878) :

Notre café était une chambre toute blanche, lambrissée à hauteur d'homme avec un divan très bas le long des quatre murs. Dans un coin, il y avait un fourneau, sur lequel un Turc au nez fendu faisait du café dans de petites cafetières de cuivre, qu'il vidait à mesure dans de toutes petites tasses, y mettant lui-même le sucre ; car partout à Constantinople on tient le café tout prêt pour les consommateurs, et on le leur sert tout sucré, avec un verre d'eau, que les Turcs boivent toujours avant d'approcher la tasse de leurs lèvres. À une des parois était accroché un petit miroir, et à côté du miroir une espèce de râtelier plein de rasoirs ; car la plupart des cafés turcs

sont en même temps des boutiques de barbiers, et il n'est pas rare que le cafetier soit aussi dentiste et chirurgien, et martyrise ses victimes dans la salle même où les autres clients prennent le café. À la paroi opposée était accroché un autre râtelier, plein de narghilés de cristal avec leurs longs tuyaux flexibles entortillés comme des serpents, et de chibouks en terre cuite avec le tuyau en bois de cerisier. Cinq Turcs rêveurs étaient devant la porte, accroupis sur de petites chaises basses sans dossier, l'un contre l'autre, avec le dos appuyé au mur et la pipe aux lèvres ; un garçon de la boutique rasait, devant un miroir, la tête d'un gros derviche serré dans une tunique de poil de chameau [...] personne ne se parlait, excepté le cafetier et son garçon, personne ne faisait le moindre mouvement. On n'entendait pas d'autre bruit que le murmure de l'eau des narghilés, qui ressemble au ronron des chats. Tous regardaient droit devant eux, les yeux fixes, avec un visage qui n'exprimait absolument rien. On aurait dit un petit musée de figures de cire.

Antonin Proust, le ministre des Beaux-Arts et ami fidèle d'Édouard Manet, est un peu surpris quand son compagnon de voyage éprouve le besoin de se faire faire la barbe, de se retrouver dans un *kahvehâne* :

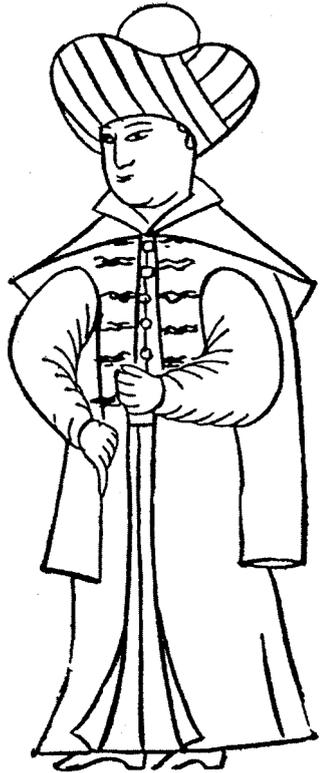
Aller au café pour se faire raser, peut sembler, ô madame, une chose plutôt étrange, mais dans l'Empire du soleil c'est l'usage, et cette mode est tout autre que déplaisante. Il convient d'ajouter que cela n'a d'ailleurs pas tous les inconvénients qu'on pourrait croire, puisque la même main qui fait [...] le savon de Condre et fait bouillir le moka, met une ablution entre deux opérations.

Et, dans un texte fort bref qu'il a intitulé *Le Cidande*, il plante sobrement le décor de ces coiffeurs-cabaretiers :

La décoration [...] est d'une grande simplicité et d'une très grande justesse, les murs sont simplement peints en blanc, et couverts de bois jusqu'à une certaine hauteur avec tout autour un banc couvert de nattes. Quand nous entrâmes dans le kavhené de Kacum Pascia, un jeune homme se faisait couper les cheveux. Nous prîmes un café en attendant et nous nous fîmes porter un scibuck, car pour fumer avec le narghilé, il faut des poumons de fer, et il faut savoir apprécier le tombeki, qui ne plaît ni à moi, ni à mon ami.

Théophile Gautier, qui les a précédés, connaît des cafés qui présentent un caractère assez proche. Dans le long récit de son séjour à Istanbul, il observe l'intérieur d'un café où il est discrètement entré :

Aux murailles sont appliquées des étagères de rasoirs où pendent de jolis petits miroirs de nacre, pareils à des écrans, dans lesquels les pratiques se regardent pour voir si elles sont accommodées à leur gré ; car, en Turquie, tout café est en même temps une boutique de barbier.



Cafetier.

Mais il met aussi l'accent sur le soin apporté à la création d'un décor agréable et qui mêle la culture occidentale aux arts traditionnels de l'Orient :

Figurez-vous une salle d'une douzaine de pieds carrés voûtée et peinte à la chaux, entourée d'une boiserie à hauteur d'homme et d'un divan banquettes recouvert d'une natte de paille. Au milieu, et c'est là le détail le plus élégamment oriental, une fontaine en marbre blanc à trois vasques superposées, lance un filet d'eau qui retombe en grésille. Dans un angle flamboie un fourneau à hotte, où le café se fait...

Et l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, en peintre scrupuleux des mœurs et des rues de Constantinople, qu'il explore avec passion pendant trois semaines, en 1852, s'attache à ne rien négliger de ce qu'il voit et de le restituer avec une sensibilité de peintre ; aussi est-il le seul des grands voyageurs du XIX^e siècle à entrer dans le menu détail de l'ameublement des cafés où il décèle des œuvres d'art qui le surprennent :

Le café de la Fontaine, entre autres, renferme une galerie complète, assez grotesquement caractéristique pour que j'en transcrive ici le catalogue, relevé sur place avec le soin qu'il mérite ; un turban de derviche dessiné avec des vers du *Koran*, et posé sur un trépied ; la polka nationale ; un santon assis sur une peau de gazelle et apprivoisant un lion de cinabre le plus vif, sans doute un de ces lions rouges dont parle Henri Heine dans sa préface des *Reisebilder* ; des études d'animaux, par Victor Adam, à cimiers barbares, brandissant des masses d'armes et montés sur des chevaux bleus à six jambes ; Napoléon à la bataille de Ratisbonne, les noms d'Allah et d'Ali en beaux paraphes calligraphiques, entremêlés d'arabesques et de fleurs...

Il poursuit cette liste hétéroclite interminablement en faisant observer avec malice que « tout cela est bordé de petits cadres de deux sous ».

Un certain nombre de ces cafés sont des endroits raffinés. La maison de café peut en effet être aménagée avec art : elle peut posséder une vaste salle ouverte de larges baies, une fontaine monumentale érigée en son centre avec l'eau qui gazouille ; des divans, ou d'imposantes estrades permettent aux visiteurs de s'installer ; des étagères servent à exposer des exemples précieux de tasses en porcelaine, de cafetières, de narghilés en verre de Bohême, dont les becs sont recouverts d'or ou d'argent, de longues pipes au filtre d'ambre ; le mobilier est simple, mais raffiné. Parfois, le *kahvehâne* a l'apparence d'un petit palais avec des plafonds décorés, des galeries ornées de colonnes élancées, de murs sculptés. D'autres sont des kiosques de plaisance, imités selon toute vraisemblance des séjours luxueux des sultans, cachés au milieu de la végétation luxuriante d'un parc conçu pour l'enchantement et le repos.

Et l'époque où les écrivains français viennent visiter Pierre Loti en son petit café que ses romans ont rendu aussi attirant que les plus beaux monuments byzantins et les mosquées les plus somptueuses, un jeune architecte, qui va devenir une sommité sous le pseudonyme de Le Corbusier, entreprend un grand voyage en Orient qui l'entraîne à Istanbul. Et il recherche, comme Loti, le dépassement absolu, la beauté encore inaltérée d'un Orient devenu le classicisme selon le vœu d'Eugène Delacroix, un peu le paradis perdu de l'Occident moderne. Il trouve son bonheur au café de Mahmoud Pacha :

Tout est fraîcheur et calme, car des arbres séculaires masquent le ciel. Des grandes toiles grises ou rouges, ou barrées de blanc, accrochées des quatre coins aux troncs des arbres, laissent pendre leurs ventres à quelques mètres du sol. [...] Les petites cages cossues où se tiennent tête deux divans et où l'on prépare le café font d'un côté une limite ininterrompue [...] De nombreux bancs sont parsemés un peu partout formant des enclos ; des tapis rayés de rouge, de noir et de jaune les recouvrent ; ils sont profonds et ont un dossier et des accoudoirs, car on ne s'y assied pas ; ayant enlevé sa chaussure, on s'y accroupit [...] Le café est servi, vous le savez, dans des tasses minuscules et le thé dans des verres au galbe de poire [...]

Une centaine de Turcs causent, sans un éclat de voix. L'eau ronronne dans les narguilés et l'air se bleuit de fumée. [...]

Sur ma table se bombent des hortensias bleus ; ailleurs, ce sont des roses et des œillets ; à deux pas chante une petite fontaine de marbre en rococo turc. Des chats se pavent, en quête de pelotonades ; et pour donner l'âme de ce café, il me faut dire qu'un immense porche de mosquée pose ses six piliers polygonaux au milieu même des bancs ; les chapiteaux sont dans un étrange goût de baroque espagnol. Cinq petites coupoles amènent au grand mur uni qu'ouvre une porte étroite et haute de bois noir où luisent en un linéament compliqué des incrustations de nacre et d'ivoire. [...]

Mais voici la note touchante, déterminante de la haute poésie du Turc : au milieu des tables sont trois tertres de quelques mètres, margés en pierre et serts d'une fine barrière de fer ; une lanterne accrochée à quelque arbre poussé là, brûle toutes les nuits pour éclairer les tombeaux qui s'y dressent, stèles et écritures fouettées.

Et, bien des années plus tard, le poète russe Joseph Brodsky (1940-1996) recherche un café idyllique, appartenant à cette représentation « classique » de l'Orient pour méditer sur les terribles ironies de l'histoire, sur la singulière contamination de deux formes de civilisation qui a donné à Istanbul son caractère pur et indestructible :

Avec lui, avec ce sourire aux lèvres, on peut prendre le ferry-boat pour aller boire une tasse de thé en Asie. Vingt minutes plus tard, on peut débarquer à Cengelkoy, trouver un petit café tout au bord du Bosphore, s'asseoir et commander du thé et, respirant l'odeur des algues

pourrissantes, observer sans changer d'expression, les porte-avions de la Troisième Rome franchir lentement les portes de la Deuxième en route pour la Première.

« LES TRISTES SONS D'UNE MANDOLINE... »

Quand François-René de Chateaubriand, solitaire, se promène dans les quartiers obscurs de cette ville qu'il ne parvient pas à aimer, il est néanmoins attiré par des mélodies lointaines qui le touchent, peut-être parce qu'elles sont les échos mélancoliques des sentiments qui l'habitent : « Les tristes sons d'une mandoline », écrit-il dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) avec une sorte de délectation, « sortent quelquefois du fond d'un café. » Comme dans tous les pays islamisés, la musique est rapidement l'hôte d'honneur des cafés d'Istanbul. Jean Thévenot le note déjà dans ses *Six voyages en Turquie et en Perse*, sans hélas nous fournir de détails sur le genre de musique interprétée : « Parfois le propriétaire du café fait venir des joueurs de flûte ou de violon, et même des chanteurs, pour attirer plus de monde. » Des danses accompagnent de temps en temps ces petits concerts intimes. Il semble toutefois qu'elles soient plutôt liées à des tavernes à la pauvre réputation et aux mœurs suspectes. Chateaubriand est outré d'apercevoir à la faveur d'une porte entrouverte « d'infâmes enfants qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur des petites tables ». Et Gautier nous entraîne dans un repaire de marins, près de l'échelle de Yassi Djami pour nous faire assister à un spectacle chorégraphique d'un goût peu académique : « Je remarquai surtout un fort garçon, un peu plus élégamment déguenillé que les autres, dont les bras, nus jusqu'à l'épaule, laissaient voir, dans un cadre d'arabesques, redingote bleue et fez rouge, tenant à la main un pot de basilic, et du côté gauche une petite danseuse en jupon court, qui semblait s'arrêter au milieu d'une cabriole pour accepter l'hommage fleuri d'un galant. » Enfin, on y chante, des femmes, en de rares occasions, osant braver les foudres des interprètes très zélés des versets coraniques. Henri Mylès, qui arrive à Istanbul juste après l'effondrement de l'Empire ottoman, est frappé par la sauvagerie des danses qui sont exécutées dans des cafés populaires :

Dans ces lieux à plafond de planches emboîtées sans aucune poutre, des hommes massifs, à larges culottes bouffantes, à ceinture rouge, dansent la ronde en se tenant par la main ou par leurs bras nus. Une grosse caisse et une flûte étroite, terminée par un pavillon, les excitent par un mélange très rythmé d'appels sourds et de sifflements aigus. Sur un banc continu, appliqué aux quatre murs, d'autres hommes regardent. À mi-hauteur, un balcon de bois laisse entrevoir des ustensiles et des jarres. La danse se déroule, acharnée, bruyante, grisante, sous l'éclat des quinquets. Dans le cabaret d'à côté, une deuxième ronde s'agite, et l'orchestre fait écho. Les danseurs, des portefaix, sont de race kurde [...]

et dans leurs yeux se lit la simplicité naïve et la brutalité de beaux animaux sauvages. Leur danse a une allure guerrière. [...] Plus loin, ce sont des hommes de race laze, jeunes, presque imberbes, mais farouches et vigoureux, à la fois lourds comme des ours et souples comme des félins. La lumière et les gestes vous aveuglent. Le bruit est assourdissant et vous poursuit à une assez grande distance.

Le triomphe de la musique, tellement vilipendée, dans les cafés de la ville, ne peut que contribuer, malgré tout ce qu'on a insinué, à l'élévation esthétique de ces asiles de la distraction. C'est si vrai que Peçevi parle de l'intense activité littéraire de certains cafetiers. Et ce lien du *kahvehâne* et de la littérature remonte quasiment à leur origine, cent ans après la conquête. On parle en effet de *Mekteb-i-irfa*, c'est-à-dire d'« écoles des personnes cultivées » ou d'« écoles du savoir ». Et le café, glorifié, devient le « lait des joueurs d'échecs et des penseurs ». Les discussions interminables y roulent aussi bien sur les affaires publiques que sur les arts, les sciences et les lettres.

Les écrivains occidentaux qui se rendent si loin pour découvrir la Corne d'Or ne paraissent pas avoir le moindre contact avec leurs pairs turcs. Peut-être n'ont-ils pas le soupçon qu'un café oriental est peu ou prou similaire à ceux de leur pays, un lieu où se retrouvent poètes, fabulistes, compositeurs, peintres, journalistes, acteurs et toute une faune de polygraphes et de dilettantes, de parasites et d'intrigants, un lieu d'échanges et de frottement d'idées, de débats et de polémiques. En revanche, ils sont fascinés par une forme de récitation qui n'est pas de mise en Europe. Dans une lettre adressée à sa mère le 16 mai 1784, le jeune comte polonais Jan Potocki s'émerveille de ces cafés où



Amedeo Preziosi
Café à Istanbul, 1892.

l'on converse de mille choses et de galanterie et où, surtout, des hommes viennent raconter de longues et spiraliqes fantasmagories qui peuvent avoir une fin morale, ou non.

Lorsque l'officier de marine Julien Viaud, qui choisit pour nom de plume celui de Pierre Loti, compose son premier roman, *Aziyadé* (1879), il consacre un passage à la description d'un modeste café sis à Eyüp, au-dessus du cimetière, d'où l'on peut contempler les rives enchanteresses de la Corne d'Or, et où l'on a coutume de se rassembler pour boire les paroles d'un talentueux récitant :

Au café turc, chez le Cafedji Suleïman, on élargit le cercle autour du feu quand j'arrive, le soir, avec Samuel et Achmed. Je donne la main à tous les assistants et je m'assieds pour écouter le conteur des veillées d'hiver, les longues histoires qui durent huit jours et où figurent les djinns et les génies. Les heures passent là sans fatigue et sans remords ; je me trouve à l'aise au milieu d'eux, et nullement dépaysé.

« ADAM AMAN ! »

L'âge d'or des cafés de la littérature de Constantinople coïncide de manière assez curieuse avec la décadence de l'Empire ottoman, devenu un colosse aux pieds d'argile, que la tourmente de l'histoire ne va pas tarder à réduire à néant.

Pendant la période Tanzimat – la période des réformes – et, plus encore, à la fin du siècle dernier, les cafés se diversifient et se classent selon des catégories précises. Un mot nouveau sert à désigner une partie d'entre eux : *kiraathâne*. Il sert à désigner un endroit où l'on peut lire, aussi bien des journaux, des magazines que les dernières nouveautés en librairie. Un café comme le *Serafim*, qui se trouve dans le quartier de Beyazit, près du vieux Bazar, se métamorphose en un véritable salon pendant les nuits du ramadan. Des intellectuels s'y retrouvent souvent pour bavarder de questions politiques, pour commenter les nouvelles et, plus que tout, pour discuter de littérature. On y croise des écrivains réputés comme Nakim Kemal, Aziz Bey, Ebüzziya Tevfik, Said Efendi, Vidonlu Tevfik Pasa. C'est un lieu distingué et sérieux. On n'y parle pas à voix haute, on ne hausse jamais le ton et on ne se présente pas dans une tenue négligée. Cette atmosphère austère en éloigne le tout-venant. Deux escaliers mènent à un étage où des tables rondes sont installées dans des salles plutôt exigües. Ceux qui y ont leurs habitudes y demeurent des heures durant pour assouvir le vice de la lecture.

Au début de notre siècle, le poète Abdülhalim Memduh converse au *Serafim Efendi Kiraathânesi* avec Halid Ziya (1866-1945), un écrivain qui y est introduit pour la première fois. Ce dernier raconte, bien des années plus tard, sa découverte de cet endroit légendaire non sans une pointe d'ironie :



Ivan Aivazovsky
Café de la mosquée Ortaköy à Constantinople, 1846, huile sur toile.

J'entendis parler de ce café que j'embellis de tous les artifices de mon imagination. Je me représentai un très grand bâtiment avec de vastes salons pleins de livres. Il y avait une salle de lecture qui rassemblait des centaines de personnes passionnées au milieu des piles de livres posées sur de longues tables. Je me promis de voir ce café fabuleux de ma fantaisie. Mais je repoussais toujours ce moment, n'étant pas sûr que mes jambes me porteraient au milieu de tous ces gens qui s'y rencontrent. Un beau jour, Abdülhalim Memduh, alors qu'il coiffait ses épais cheveux noirs de son front à son cou de ses doigts nerveux, dit, d'une voix trahissant son rire intérieur : « Oui, le Serafim Efendi Kiraathânesi, n'est-ce pas ? Venez, je vais vous le montrer. » Nous y allâmes. Il y avait une porte étroite, deux ou trois marches d'un escalier étroit lui aussi, flanqué d'une fenêtre étroite de part et d'autre donnant sur la rue, et qui conduisait à un divan étroit. Nous franchîmes toutes ces étroitures. Il y avait quelques consommateurs en

train de boire du thé en soufflant la fumée de leur tabac dans la vacuité de leur temps passé à penser, les coudes sur la table ; d'autres clients à l'esprit oisif plongeaient les yeux dans un journal. Plus avant, au milieu de la salle, il y avait une longue table où s'empilaient des journaux dont la couleur jaunâtre dénonçait leur âge. Ce qui rendit le Serafim Efendi Kiraathânesi célèbre étaient justement ces piles de vieux journaux, et je pense que les gens qui étaient avides d'étudier ne pouvaient y trouver la moindre information capitale.

L'écrivain Tevfik Fikret (1867-1915) évoque un lieu qui jouit d'une réputation à peu près identique, le *Civanaki Kahvesi* :

Le propriétaire du *gazino*¹ est un dénommé Civanaki qui était assez intelligent et se souciait de soigner ses clients triés sur le volet. Bien qu'il fût de Kefalonya, il portait son couvre-chef, car tous ses clients étaient musulmans. De surcroît, c'étaient tous des personnes cultivées. Les nuits de Ramazan, beaucoup de monde venait après le jeûne. On avait plaisir à boire quelques tasses de café jusqu'à temps que commence la musique après la *Teravîh*². Le café était servi dans des pots brillants comme l'or sur un plateau circulaire. Une tasse y était posée dans un *zarf*³ ainsi qu'une petite carafe d'eau de rose. La musique continua jusqu'au *Sahur*⁴ et on payait deux *kurus* pour l'entendre ; par contre, le café, le sirop, la limonade valaient un *kurus* [...] Le plancher du *gazino* avait la forme d'un triangle. Mais il était très grand. Deux cents personnes pouvaient y tenir. Certaines nuits, il n'y avait pas de place pour s'asseoir.

Un autre café encore, aux abords de la mosquée de Mahmut Pacha, est le lieu de rencontre de personnalités du monde des lettres et de la culture, telles que Mithat Pasa, Lüttfi Efendi, Bekir Sami Pasa, Münif et Ethem Pertev Pasalar. L'été, on a coutume de s'y rendre l'après-midi, et parfois même le matin.

Sous le règne d'Abdül Hamid II, surnommé le sultan rouge, il est désormais de règle pour les lettrés et les fonctionnaires du gouvernement de passer leurs soirées dans un *kiraathâne*. Le pouvoir s'en émeut et leur intime l'ordre de ne plus les fréquenter sous peine de sanctions. Après ce bannissement, les cafés changent d'aspect et se dégradent irrémédiablement.

La majorité des cafés de l'ancienne Constantinople n'ont pas un caractère aussi raffiné que le *Serafim Kiraathânesi*. Cela ne veut pas dire qu'ils sont dépourvus de charme, ou qu'ils ne sont pas habités par une authentique dimension littéraire. Mais ils ont une nature foncièrement populaire et, par conséquent, un style moins élégant et policé. Le grand écrivain Ahmet Rasim (1864-1932), pour mettre en

1. Autre terme turc pour désigner un café à la fin de l'ère ottomane. (N.d.A.)

2. Prière spéciale prononcée pendant la nuit du ramadan. (N.d.A.)

3. Récipient en métal où l'on place la tasse pour que l'usager ne se brûle pas les doigts. (N.d.A.)

4. Repas que l'on prend avant l'aube pendant la période du ramadan. (N.d.A.)

évidence cette différence sensible, relate une scène pittoresque qui se déroule au *Yakomi*, un café où il pénètre par un soir de ramadan :

Nous songions à ce que nous pourrions faire. Et pour la dernière fois nous irons chez Yakomi. Quelle blague. Nous pouvions y écouter le *zurna*. Deux ou trois amis se levèrent et nous nous rendîmes en face du Fevziye Kiraathânesi. On y arriva : Bonsoir, dirent-ils. Arrive un garçon portant un fez conique et ayant une mèche de cheveux coiffée vers la droite, les yeux froncés et le menton pointu, le regard dissimulé, vêtu d'une veste rouge dont le revers est vert, la ceinture d'un rouge voyant où est glissé un poignard. Mais ce garçon a l'air bien poli : « Avec ou sans sucre ? » demanda-t-il. La mise des garçons indiquait alors clairement la qualité de l'établissement et le Yakomi n'était pas des plus rutilants.

Quoi qu'il en soit, les cafés, plébéiens ou non, attirent les foules qui s'y pressent pour se délecter des spectacles qui leur sont offerts. Car on va surtout au café pour écouter les musiciens qui y jouent le soir, et pour entendre les poètes déclamer au son des instruments anciens.

Deux types distincts de cafés proposent ces réjouissances. Les uns sont appelés *Algili Kahveleri*, ou cafés instrumentaux. Les autres répondent au nom de *Semai Kahveleri*, qui signifie à peu près cafés de l'amour (on les désigne aussi sous le nom d'*Asik Kahveleri*). Ils ont d'ailleurs tendance à se confondre peu à peu car poésie et musique restent intimement liées.

Presque tous les quartiers de l'ancienne et de la nouvelle Constantinople comptent au moins un café de ce style : à Beika, à Bogazkesen, à Tophane comme à Eyüp, et surtout autour de Tavukpazari. En dehors de la période du ramadan, c'est l'hiver qu'on aime s'y réfugier pour oublier l'ingratitude de la saison. Et là, on se laisse emporter par les mélodies ancestrales du saz, au milieu des miroirs étincelants, des cadres, des figures fantasques disposées sur les murs et, sous les papiers colorés qui sont accrochés au plafond, décorations donnant à l'ensemble de la salle un air de fête et de féerie naïve.

La tradition musicale dans les lieux publics remonte bien à l'époque de Soliman le Magnifique. La forme sous laquelle elle se manifeste au XIX^e est bien plus hétéroclite car elle associe des airs folkloriques, des motifs classiques, parfois simplifiés ou abâtardis, des emprunts nombreux à l'Occident, adaptés ou non à la sensibilité orientale, des rythmes populaires dans le style de l'arabesque. La valeur de ces concerts varie beaucoup d'un café à l'autre. Ils sont parfois d'un goût incertain, sinon médiocre. Ahmet Rasim constate ironiquement que, le plus souvent, « chacun joue une corde différente ». Quoi qu'il en soit, les musiciens se produisent en règle générale dans un brouhaha intolérable et une atmosphère saturée de fumée. Dans les *Lettres de la ville*, il évoque une audience tapageuse, où se mêlent toutes les typologies humaines. Il décrit avec

causticité et mordant quelques-uns de ces personnages caractéristiques, les uns tapant dans leurs mains en cadence pour accompagner les rythmes avec vivacité ou avec langueur, les autres fermant les yeux, comme endormis, et d'autres encore parlant sans interruption. Et il les peint pour mettre en relief leurs plus infimes travers et leurs tics les plus révélateurs : par exemple, quand ils se passent d'un air négligent les mains dans les cheveux ou quand ils pleurent trop bruyamment, saisis par l'émotion.

En apparence, un fossé presque infranchissable sépare ces auditeurs qui n'ont pas de manières et la grande musique ottomane. La plupart d'entre eux se rendent dans les *direklerara*, ces cafés qu'on dit « entre les colonnes », plus pour tuer le temps et se distraire de manière tapageuse que pour écouter l'exécution d'airs célèbres et entendre des musiciens de talent. Cette foule bigarrée des nuits festives du ramadan offre le spectacle d'un contraste déconcertant et cocasse dont Rasim, dans son chef-d'œuvre, *Fuhs-i-Atik*, donne la mesure. Il dépeint les tenues débraillées ou de guingois, et fait apparaître toute la diversité comique de ces mélomanes de quatre sous :

Quels vêtements ! Quatre cents fez et quatre cents fez différents par-dessus, vestes, soutanes, robes longues, avec des barbes, avec des moustaches, blancs, arabes, noirs, africains, métis, nains, avec des parapluies, avec des cannes. On voit deux exemplaires de chacun de ces individus. Regardez, ils dorment et écoutent en même temps. Celui qui se trouve près de moi est presque assoupi. C'est un garçon qui a l'air brillant comme un sou neuf.

Megerdich Jivanian
d'après Thomas Allom
Café à Tophane, circa 1890.



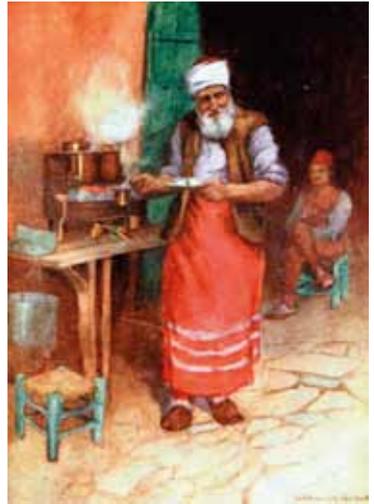
Quant à la poésie, elle se délivre bien sûr dans un climat aussi mouvementé et dépourvu de formalisme. Les récitants n'appartiennent pas tous à un même monde. On ne peut donc pas mêler les *semaici*, qui s'accompagnent du saz, et les *manici*, qui chantent des ballades. Ils se produisent parfois avec des groupes de chanteurs et de musiciens qui sont appelés *kalenderi*, et leurs vers sont interrompus par des *distanci*, sortes de chiromanciens, de diseurs d'énigmes ou de comiques. Ces poètes n'ont pas laissé grand-chose à la postérité car leurs œuvres ne sont pas écrites. On ne se souvient que du nom des plus illustres d'entre eux, comme Aşik Ömer, Dertli, Bayburtlu Zihni. La poésie qui est de mise dans les cafés, à l'instar de la musique, est d'origine multiple. Elle dérive à la fois de la grande tradition du *Divan*, c'est-à-dire des recueils d'auteurs émérites du passé et des traditions orales, paysannes ou citadines. Mais cette poésie s'est élevée au rang d'un grand art.

Il existe une autre façon de considérer ces poètes et de les ranger dans des catégories bien étanches. L'écrivain Ahmet Cervat distingue ceux qui ont la capacité de lire et d'écrire, ceux qui savent seulement lire et ceux enfin qui ne peuvent ni lire ni écrire. En outre, il faut tracer une ligne de partage entre les poètes improvisés, souvent incultes, même s'ils sont doués, et les lettrés qui ont suivi l'enseignement d'un maître, qui ont passé de longues années à porter l'instrument de musique de cet homme d'expérience dont ils vont prendre un jour la succession. Ils reçoivent de leur aîné un pseudonyme – un nom de poésie – qu'ils porteront toute leur existence.

Les meilleurs de ces rhapsodes sont réputés chanter comme le rossignol. Ils ont alors le pouvoir d'émouvoir et de séduire des auditeurs distraits et bruyants au long de ces heures interminables et vibrantes. Avec eux, la sublime littérature du *Divan* brille de ses derniers feux et se renouvelle.

Les *mani* appartiennent à la forme poétique la plus répandue et la plus prisée. Ils dérivent d'un genre en vogue à la cour des sultans. Ces derniers ont coutume de demander aux écrivains de composer un texte généralement en vers sur un thème qui leur est imposé. Bien entendu, les *ayakli mani* sont les plus recherchés car ce sont des poèmes d'amour. Mais il y a aussi des poèmes humoristiques ou mélancoliques. Ils peuvent être l'objet de compétitions entre différents poètes, qui s'attachent à créer une composition collective et spontanée qui s'apparente au *renga* du Japon médiéval. Dans les cafés, ces *mani* prennent souvent la tournure de parodies de ces jeux de cour très sophistiqués. Le trait satirique est accentué quand deux poètes s'interpellent dans un enchaînement bouffe de questions et de réponses, qui se développe avec vivacité par la montée de la tension entre les deux protagonistes qui en viennent littéralement aux mots, sinon aux mains. Alors le cafetier, ou un autre artiste, se précipite pour séparer les belligérants.

Les *mani* qui sont récités dans les cafés n'ont cependant pas toujours cette forte inclination à la farce et à la dérision. Ils sont



Warwick Goble
Cafetier à Constantinople, illustration
pour Constantinople de Alexander Van
Millingen, A & C Black, Londres, 1906.

souvent précédés d'une introduction instrumentale qui, au début de notre siècle, est en général une célèbre marche espagnole. Puis on passe au *kanto*, la chanson typique du cabaret. Au *kanto* succèdent des thèmes inspirés du vieux folklore turc, particulièrement de l'est de l'Anatolie. Alors, quand le café est plein, les *mani* commencent, accompagnés par différents musiciens. Et le spectacle peut s'achever par un chœur.

Pendant le ramadan, il est souvent d'usage qu'un poète soit interpellé par le propriétaire du *kahvehâne*. Celui-ci formule une énigme qu'on appelle *cigirtkan*. Cette énigme est écrite sur un morceau de papier et placée dans une boîte qui est suspendue au-dessus de la porte d'entrée. Le dernier jour du jeûne, le poète doit dévoiler le mystère. C'est alors qu'on le rémunère, on lui offre des cadeaux, en particulier des sous-vêtements : il remercie, salue le public, complimente le cafetier, et la soirée s'achève.

Toujours au cours de la même saison de réjouissances, les conteurs (*meddah*) viennent enchanter les citadins de leurs récits qui se prolongent pendant une bonne semaine. Et les marionnettistes installent leur castelet pour tourner en ridicule les mœurs de leurs contemporains et le pouvoir établi, à la grande joie d'une nombreuse assemblée.

LE CRÉPUSCULE

« Tout le monde s'écria : *Amin* (cela est ainsi). »

Gérard de Nerval

La révolution d'Atatürk sonne le glas de ces très riches heures consumées avec insouciance dans les cafés où les *manici* montent sur une estrade décorée de fleurs artificielles et où les *semaici*



Le café de Pierre Loti à Istanbul.

s'approchent du foyer pour chanter. Les *meydan süri*, les poètes publics, disparaissent sans bruit et entrent dans la légende nostalgique de la Constantinople des orientalistes.

Les traditions les plus étranges et les plus fascinantes s'éteignent alors que la Turquie renaît des cendres du vieil empire défunt. Les théâtres de figurines découpées, les conteurs, les diseurs d'énigme, les diseurs de bonne aventure, tous sont peu à peu engloutis dans les ténèbres de la mémoire. Les *semai kahveleri* et les *algili kahveleri* ferment leurs portes les uns après les autres comme si leur disparition devait accompagner le deuil de la dynastie déchue. Non, plus personne ne va couler des moments d'oubli dans le café des *tulumbaci*, c'est-à-dire le café qui a pour caractéristique d'avoir des poètes qui appartiennent tous à la brigade des sapeurs-pompiers du quartier. Là, les murs sont tapissés de leurs tuyaux, lances, lampes, clefs, armoiries, insignes, rubans et autres instruments de leur prestigieuse fonction dans une cité qui a été presque exclusivement construite en bois. Plus personne ne se rend plus au *kiraathâne* comme on entre dans une bibliothèque familière et accueillante pour entendre le sempiternel « *adam aman* » et la stridence du *düdük* – la *musika* est désormais orpheline. Palais vernaculaire d'une culture chargée d'ambiguïtés, qui associe la grande poésie et la veine vernaculaire, les *kahvehâne* d'Istanbul ont été les conservatoires du peuple et les salons de lecture de l'élite, les cénacles de la création poétique en tous genres et les antichambres du goût populaire.

D'aucuns résistent au progrès, à la Révolution nationale, à la maladie mortelle du temps comme le remarque Henri Mylès dans *La Fin de Stamboul* :

Il fait tiède après l'orage. [...] À la terrasse des cafés, les vrais-croyants ; hodjas à turban blanc, jeunes ouvriers aux mentons rasés, aux moustaches courtes, vieillards à longue barbe, à l'aspect sain et robuste, sont assis paisiblement et attendent. Les narguilés s'alignent le long des murs. Des inscriptions turques brillent en lettres d'or sur fond vert. Dans un coin, le moka bout à petit feu. Quelques hommes se font coiffer et raser.

Depuis lors le *meddah* reste muet et le *mu amma* n'intrigue plus qui que ce soit. L'histoire a commencé une nouvelle partie d'échecs qui ne se joue plus au *Fevziye Kiraathanesi* où l'on a vu si souvent entrer la silhouette corpulente et débonnaire d'Ahmet Rasim.